Jean-Jacques Rousseau
VOLUME 4. Emile ou de l'éducation, tome premier, LIVRE TROISIÈME
in *Collection complète des oeuvres*, Genève, 1780-1789, vol. 4, in-4°

édition en ligne www.rousseauonline.ch
version du 7 juillet 2025

https://www.rousseauonline.ch/Text/volume-4-emile-ou-de-l-education-tome-premier-livre-troisieme.php

CC BY

JEAN JACQUES ROUSSEAU

ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION

LIVRE TROISIÈME

[265] QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de faiblesse, il est un point, dans la durée de ce premier âge, où, le progrès des forces ayant passe celui es besoins, l'animal croissant, encore absolument faible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très faible, comme enfant il est très fort.

D'où vient la faiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent faibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les désirs, c'est comme si vous augmentiez les forces: celui qui peut plus qu'il ne désire en a de reste; il est certainement un être très fort. Voilà le troisième état de l'enfance, & celui dont j'ai maintenant à paler. Je continue à l'appeler enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

[266] A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible, ne s'est pas encore fait sentir à lui; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble, pour en sortir, attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, il les brave sans peine, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit; son appétit lui tient lieu d'assaisonnement; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort: il se voit partout entouré de tout ce qui lui est nécessaire; aucun besoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien sur lui; ses désirs ne vont pas plus loin que ses bras: non seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut; c'est le seul tems de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant plus de besoins que le ne lui en donne, mais on niera qu il ait la force que je lui attribue: on ne son niera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité; que les esprits vitaux, élaborés dans les vaisseaux convenables, & répandus dans tout le il corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, activité, le ton, le ressort, d'où

résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet; mais moi j'en appelle a l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger [267] un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur père; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes mêmes, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux., sont presque aussi robustes que les maîtres, & ne seroient guères moins adroits, si on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle y est beaucoup moindre, je le répète, que celle des désirs fougueux d'un homme aux désirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais surtout la force & capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne désire, bien qu'il ne soit pas le tems de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une seule fois; tems très court, & d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à présent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel: l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible; mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étranges; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des [268] instructions, des études & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes; & non seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque position fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connaissances qui sont à notre portée les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point e savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utileDe ce petit nombre il faut ôter. Encore ici les vérités qui demandent, pour être comprises, un entendement déjà tout formé; celles qui supposent la connaissance des rapports de l'homme, qu un enfant ne peut acquérir; ce les qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une âme inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses; mais que ce cercle forme encore une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténèbres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abîmes je vois creuser par nos vaines [269] sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature, tremble. Assure-toi bien premièrement de sa tête & de la tienne, crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux. Crains l'attroit spécieux du mensonge & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, crue l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on

croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourraient servir d'épreuve & de mesure certaine pour le développement de son intelligence: mais sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beau coup de ménagement & d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes; commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un carré égal un rectangle donné: s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudrait d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intéressant etc. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien et le mal. Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité: maintenant nous avons égard à ce qui est utile; nous arriverons bientôt a ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps, qui cherche à se développer, succède l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les [270] enfants ne sont que remuants, ensuite ils sont curieux; & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchants qui viennent de la nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fonder que sur le désir d'être estimé savant; il en est une aute qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le désir inné du bien-être et l'impossibilité de contenter pleinement ce désir lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité; principe naturel au coeur humain, éam idont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumières. Supposez un philosophe relégué dans une île déserte avec des instruments & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours; il ne s'embarrassera plus guère du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différentiel: il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre, mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premières études les connaissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'île du genre humain, c'est la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

[271] Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout à l'heure nous n'étions occupes que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement; tout à coup nous voilà parcourant le globe & sautant aux extrémités de l'univers! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre esprit. Dans l'état de faiblesse et d'insuffisance le soin de nous conserver nous concentre au dedans de nous; dans l'état de puissance & de force, le désir d'étendre notre être nous porte au delà, et nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible; mais, comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides: point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait

que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre Eleve attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais, pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la [272] raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes que de machines! Pourquoi toutes ces représentations que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez!

Une belle soirée on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, & l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes; à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface & tombe. L'homme reconnaît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'oeil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en choeur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait; leur gazouillement, foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur [273] qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste; un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant: il croit l'émouvoir en le rendant attend aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise! c'est dans le coeur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature; pour le voir, il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets, mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentiments qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a longtemps parcouru des plaines arides, si des sables ardents n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffocante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher moi & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accents de l'amour & du plaisir lui sont encore inconnus? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main rit soin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut [274] entendre. Point de descriptions,

point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid; le tems ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Élevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instruments de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine longtemps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous de lui présenter à propos les objets; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz: je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela peut-il se faire? N'ajoutez rien de plus: s'il vous fait des questions, n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut bien qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'à ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de [275] retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher, ses yeux seuls le lui apprennent. Éclaircissez donc la première question par l'autre: ou votre Eleve est absolument stupide, ou I'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long tems avec la même avant de passer à une autre, et qu'enfin nous ne forçons jamais notre Eleve d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connaissance du cours du soleil & de la figure de la terre: mais comme tous les mouvements apparents des corps célestes tiennent au même principe, & que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde, il décrit un cercle & tout cercle doit avoir un centre; nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au coeur de la terre, mais on peut sur la surface marquer deux points opposés qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points & prolongée jusqu'au ciel de part & d'autre sera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe représente le ciel tournant sur son axe; les deux pointes du toton sont les deux pôles: l'enfant sera fort aise d'en connaître un; je le lui montre à la queue [276] de la Petite Ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu à peu l'on se familiarise avec les étoiles, & de là naît le premier goût de connaître les planètes & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la Saint-Jean; nous l'allons voir aussi lever à Noëlou quelque autre beau jour d'hiver; car on sait que nous ne sommes pas paresseux, & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu ou nous avons fait la première; et moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier: Oh! oh! voilà qui est plaisant! le soleil ne se lève plus à la

même place! ici sont nos anciens renseignements & à présent il s'est levé là, etc... Il y a donc un orient d'été, & un orient d'hiver, etc... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très clairement la sphère, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général, ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer; car le signe absorbe l'attention de l'enfant & lui fait oublier la chose représentée.

La sphère armillaire me paraît une machine mal composée & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprits des enfants. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont [277] parfaitement inutiles; chaque cercle que la terre; l'épaisseur du carton leur d solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes; & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfants; nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; & suivant toujours nos propres raisonnements, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances et qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences; il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même tems l'une & l'autre, elles se serviraient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, et cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrais, par exemple, prendre la géographie par ces deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, a commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphère & se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre, & montrez-lui d'abord son propre jour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son père, ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, [278] enfin l'aspect du soleil & la manière de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très simple & d'abord formée de deux seuls objets, auxquels il ajoute peu à peu les autres, a mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu; mais très peu, sans qu'il y paraisse. S'il se trompe laissez-le faire ne corrigez point ses erreurs, attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent, & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos élèves à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornements pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, & je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement, viennent lentement, les préjugés [279] accourent en foule; c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rive, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connaissances se laisser séduire à leur charme et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter & retourne à vide.

Durant le premier âge, le tems étoit long: nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que, sitôt qu'elles frapperont à la porte, votre Eleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court il passe si rapidement il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise a rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût sera mieux développé. C'est là très certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems aussi de l'accoutumer peu à peu à donner une attention suivie au même objet: mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le désir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand soin qu'elle ne [280] l'accable point et n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'oeil au guet; &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité non pour la. rassasier: surtout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce qu'au motif qui le fait paler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs & se développent successivement: cette chaîne est la méthode des philosophes. Ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente, par laquelle chaque objet particulier en attire un autre & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre, qui nourrit, par une curiosité continuelle, l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, et surtout celui qu'il faut aux enfants. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres égales du matin & du soir donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent, il faut du tems pour les tracer; elles assujettissent [281] à travailler toujours dans le même lieu: tant de soins, tant de gêne, l'ennuieraient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures, & je les brave: je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis longtemps nous nous étions aperçus, mon Eleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiraient les pailles, & que d'autres ne les attiraient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore; c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuse, sans que nous puissions y rien voir de plus! Enfin nous trouvons qu'elle se communique au fer même, aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire;* [*Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant une fine critique de M. Fromey sur ce petit conte: " Ce joueur de gobelets, dit-il, qui se pique d'émulation contre un enfant et sermonne gravement son instituteur est un individu du monde des Émiles. " Le spirituel M. Formey n'a pu supposer que cette petite scène étoit arrangée, & que le bateleur étoit instruit du rôle qu'il avoit à faire; car c'est en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivois point pour les gens à qui il falloit tout dire!] un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas: c'est un sorcier; car nous ne savons ce que c'est [282] qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de paler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter: nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons, avec une joie facile à comprendre, que notre canard suit la clef précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrente sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois.

Quant a présent, tout occupes de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches; &, sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant. Il est pris au mot: à l'instant, il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer; en approchant de la table, le coeur lui bat; il présente le pain presque en tremblant; le canard vient & le suit; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aisé. Aux battements de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le bateleur interdit vient pourtant l'embrasser, le [283] féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir a son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller, mais sur-le-champ je lui ferme la bouche, & l'emmène comblé d'éloges.

L'enfant, jusqu'au lendemain, compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre; il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire; il attend l'heure avec peine, il la devance; on vole au rendez-vous; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune coeur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le joueur de gobelets se surpasse & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela; il s'agite, il sue, il respire à peine; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau du pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain... Nouvelle vicissitude des choses humaines! Le canard, si privé la veille, est de venu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit; il évite le pain & la main qui le présente avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompé, que c'est un autre canard n'on a substitué au premier, & défie le joueur de gobelets qu'on a celui-ci.

Le joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard; à l'instant le canard suit le pain, & vient à la main qui le retire. L'enfant prend le même [284] morceau de pain; mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin: il s'éloigne enfin tout confus, & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté, et s'en sert avec autant de succès que du sien: il en tire le fer devant tout le monde, autre risée à nos dépens; puis de ce pain ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce, il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt; enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, &, du ton d'emphase propre a ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins a sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne: le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissements redoublés sont autant d'affronts pour nous. Nous nous évadons sans être aperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre, sans aller raconter nos succès à tout le monde comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte; j'ouvre c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite. Que nous avait-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ses jeux & lui ôter son gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête

homme? Ma foi, messieurs, si [285] j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guère de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie en sait là-dessus plus que vous, qui ne vous cri occupez que quelques moments. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il lie faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, & après celui-ci, j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, messieurs, je viens de bon coeur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en as abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine; &, après lui avoir fait nos remerciements et nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il le refuse. " Non, messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons; je vous laisse obligés à moi malgré vous; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états; je fais payer mes tours & non mes leçons."

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, monsieur, qui deviez connaître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? [286] Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils; votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se re rochant, étant grand, les torts, de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.* [*Ai-je du supposer quelque lecteur assez stupide pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot à mot par le gouverneur pour aller à ses vues? A-t-on du me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur? je croyois avoir fait preuve au moins du talent assez médiocre de faire paler les gens dans l'esprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinéa suivant. N'était-ce pas tout dire pour tout autre que M. Formey?]

Il part & nous laisse tous deux très confus. je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le tems approche où nos rapports vont changer, et où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade; ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre bateleur Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui: il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse & se complaît longtemps à celui du canard, en nous regardant souvent d'un ait assez fier. Nous savons tout, & nous ne soufflons pas. Si mon Eleve osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

[287] Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgrâces,* [*Cette humiliation, ces disgrâces sont donc de ma façon, & non de celle du bateleur. Puisque M. Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon livre, & le faire imprimer sans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le sien, il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le composer, mais de le lire.] soyez sûr qu'il n'en reviendra

de longtemps un second. Que d'apprêts! direz-vous. J'en conviens, & le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue: une table évidée, un bassin très plat ajusté sur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, etc. Souvent attentifs autour du bassin, nous remarquons enfin que le canard cri repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction: nous trouvons qu'elle est du midi au nord. Il n'en faut pas davantage: notre boussole est trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre, & diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pôle; tous les corps se resserrent au froid & se dilatent à la chaleur; cet effet est plus mesurable dans [288] les liqueurs, & plus sensible dans les liqueurs spiritueuses; de là le thermomètre. Le vent frappe le visage; l'air est donc un corps, un fluide; on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas à moins que vous ne laissiez à l'air une issue; l'air est donc capable de résistance. Enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace l'air, sans pouvoir remplir tout à fait cet espace; l'air est donc capable compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé bondit mieux que rempli de toute autre matière; l'air est donc un corps élastique. Étant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids: de là le baromèrre, le siphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les lois de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossières. Je ne veux pas qu on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique expérimentale: tout cet appareil d'instruments & de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines; & le ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience comme par hasard, nous inventions peu à peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos [289] instruments ne soient point si parfaits et si justes, & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en résulter. Pour ma première leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise, je mesure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute de part et d'autre des poids, tantôt égaux, tantôt inégaux; &, part & ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voila déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignements d'autrui; &, outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instruments, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens &

traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement. Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses [290] recherches est de maintenir, au milieu des études [19 spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & ou usages utiles à l'homme. Tant d'instruments inventés pour nous guider dans nos expériences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles; l'oeil qui mesuroit avec précision les distances s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & maladroits: à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais, quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenait lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, & nous devenons plus ingénieux, sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit: il devient philosophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après; & l'on verra comment des jeux de la philosophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connaissances purement spéculatives ne convenaient guère aux enfants, même approchant de l'adolescence; mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs [291] expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction, afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeler au besoin; car il est bien difficile que des faits & même des raisonnements isolés tiennent longtemps dans la mémoire, quand on manque de prise pour les ramener.

Dans la recherche des lois de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs & les plus sensibles, & accoutumez votre Eleve à ne pas prendre ces phénomènes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis: Pourquoi cette pierre est-elle tombée?

Quel enfant restera court à cette question? Aucun, pas même Émile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y 0] savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante. & qu'est-ce qui est pesant? C'est qui tombe. La pierre tombe donc parée qu'elle tombe? Ici mon philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa première petit de physique systématique, & soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connaître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient [292] pas, dès lors il est en état de

sentir la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusements. La loi de la nécessité, toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas pour prévenir un mal qui lui déplairait davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; &, de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais, pour parvenir à l'être, il faudrait commencer par savoir ce que c'est que le bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfants, surtout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsque avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connaître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge, & à la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point sitôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en [293] état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, & dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauraient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole: rien n'est bien pour lui que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance, & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instruments dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit: c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse: " Tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connaître. Que m'importe à moi que vous fassiez ou non ce que j exige? c'est pour vous seul que vous travaillez." Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe, ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piège ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne saurait comprendre l'utilité; mais faut-il & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un [294] homme de savoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son tems sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, sera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore: mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de apprendre plus tôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient a l'homme que dans les rapports où il s'est trouve. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir

homme, toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre Eleve une idée du mot utile, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, et'qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfants ne sont point frappés de ce mot parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes, & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormois le [295] mot sacré, le mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses dont les enfants fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne voir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il sait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connaissances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez! Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour; & vous devez compter, sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: A quoi cela est-il bon?

C'est ici peut-être le piège le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si, sur la question de l'enfant, ne cherchant qu a vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées & non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge, et non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, & tout est perdu. Mais où est le [296] maître qui veuille bien rester court & convenir de ses torts avec son élève? tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont; & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée: ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui serait jamais suspecte & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le désirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert, & plus souvent dans le cas de lui dire: En quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend, & l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule: je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre

instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout à fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

[297] Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guères. Les choses, les choses! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots; avec notre éducation babillarde nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon Eleve le cours du soleil & la manière de s'orienter, tout à coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, surtout si nous avons des témoins de notre entretien.* [*J'ai souvent remarqué que, dans les doctes instructions qu'on donne aux enfants, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très sûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même] Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des moeurs des différentns peu les, de l'usage du calendrier de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture: de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer et de suivre exactement sa route, sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication, de manière à donner à mon Eleve une grande idée de toutes ces sciences & un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant a quoi sert de [298] s'orienter; mais il n'ose, de peur que je me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile, plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre, & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importune question: A quoi sert cela? Vous avez raison, lui dis-j il y faut penser à loisir; & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusements utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin, je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner; il ne demande pas mieux; pour courir, les enfants sont toujours prêts & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la'forêt, nous parcourons les Champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes; &, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient, nous avons faim; nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnaître. Bien échauffés, bien [299] recrus, bien affames, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Émile que je surpose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorency, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enter dans des

buissons.

Après quelques moments de silence, je lui dis d'un air inquiet: Mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

ÉMILE, *en nage, & pleurant à chaudes larmes.* Je n'en sais rien. Je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES Me croyez-vous en meilleur état que vous? & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer, si je pouvois déjeuner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnaître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

ÉMILE Il est midi, & je suis à jeun.

JEAN-JACQUES Cela est vrai, il est midi, & je suis à jeun.

ÉMILE Oh! que vous devez avoir faim!

[300] JEAN-JACQUES Le malheur est que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il est midi: c'est justement l'heure où nous observions hier de Montmorency la position de la forêt. Si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorency!...

EMILE Oui; mais nous voyions la forêt, & d'ici nous voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES Voilà le mal... Si nous pouvions nous passer de la pour trouver sa position!...

EMILE O mon bon ami!

JEAN-JACQUES Ne disions-nous pas que la forêt était.

ÉMILEAu nord de Montmorency.

JEAN-JACQUES Par conséquent Montmorency doit être...

EMILE Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES Nous avons un moyen de trouver le bord à midi?

[Tableau-4-8]

[301] ÉMILE Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN JACQUES Mais le sud?

EMILE Comment faire?

JEAN JACQUES Le sud est l'opposé du nord.

ÉMILE Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud! voilà le sud! sûrement Montmorency est de ce cote.

JEAN-JACQUES Vous pouvez avoir raison: prenons ce sentier à travers le bois.

ÉMILE, *frappant des mains, & poussant un cri de joie.*

Ah! je vois Montmorency! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner, courons vite: est bonne à quelque chose.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée; au lieu que, si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié [302] dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez pour lui donner un exemple sur chaque espèce d'étude: mais, de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'élève; car, encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il

n'entend point mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que, voulant donner à un enfant du goût pour la chimie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très divisé, détaché du vitriol, & précipite par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avais apprise: me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti; j'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sous chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe; puis, ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux différens vins,* [*A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précède sert beaucoup à le rendre attentif.] je lui parlai ainsi:

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paraître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'oeil & le goût; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose [303] falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie surtout les boissons, & surtout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connaître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verts ou aigres se fait avec de la litharge, la litharge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux, qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est lithargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connaître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques, & s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel, par exemple, que la rouille, qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel aussi que le vert-de-gris, qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques, en sorte que, par l'intervention des premières dans les sels composés ont je viens de vous parier, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique, dégagée de l'acide qui la [304] tenoit dissoute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est lithargiré, son acide tient la litharge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb, n'étant plus tenu en dissolution, reparaîtra, troublera la liqueur, & se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb* [*Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vins de Paris, quoiqu'ils ne soient pas tous lithargirés, sont rarement exempts de plomb, parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand de la mesure, en passant & séjour sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés, ne buvant guère de ces vins là, sont peu sujets à en être empoisonnés.] ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement* [*L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral, & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.]

avec l'acide, le tout restera dissous, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres: celui du vin de la maison resta clair & diaphane; l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans d'une le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connaissances dont vous me demandiez l'utilité: celui qui sait bien comment se fait l'encre sait connaître aussi les vins frelatés.

[305] J'étois fort content de mon exemple, & cependant m'aperçus que l'enfant n'en était point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise: car, sans paler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins, & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué. Ces autres mots malsain, poison, n'avaient même aucun sens pour lui; il était là-dessus dans le cas de l'historien du médecin Philippe: c'est le cas de tous les enfants.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'apercevons pas la liaison, les biens et les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voir à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir; & quand même on les concevrait, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on lui veut enseigner est utile: mais ce n'est rien de le convaincre, si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer; il n'y a que la passion qui nous fasse agir; & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. [306] Tandis que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. Du reste, jamais de comparaisons avec d'autres enfants, point de rivaux, point de concurrents, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner; j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits; je lés comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante; je lui dirai: Vous êtes grandi de tant de lignes; voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, etc.; voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne. Il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à paler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les éléments des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monuments où se gravent le plus sûrement les connaissances humaines.

N'y aurait-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de

stimulant, même à cet âge? Si l'on peut [307] inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir a ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive et naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, &, sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même, du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile; seul il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; &, tant que notre pur ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoe.

Robinson Crusoe dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est [308] pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Émile: mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés & d'ordonner ses jugements sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Émile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voie habillée peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près, dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros, qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas; car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable, c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, ou l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

[309] Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre a profit! L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul, & où Vendredi, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mène à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connaît que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même; l'introduction du superflu rend indispensable le partage & la distribution du travail; car, bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes, travaillant de concert, gagneront de quoi en faire subsister deux cents. Sitôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée à l'oisiveté de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre Eleve toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée; mais, quand enchaînement des [310] connaissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie & les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'oeuvre, ni qu'il en sorte sans savon parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela, travaillez vous-même, donnez-lui partout l'exemple; pour le rendre maître, soyez partout apprenti, & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin ses hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importants qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; et, comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas lu en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que pauvre ne les peut payer. Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit.

[311] Que deviendront vos élèves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voient, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un serrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choses, quand ils verront partout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur

éducation; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Émile songeant à meubler son île aura d'autres manières de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très respectable, & l'autre un petit charlatan.

«Mon fils est fait pour vivre dans le monde; il ne vivra pas avec des sages, mais avec des fous; il faut donc qu'il connaisse leurs folies, puisque c'est par elles qu'ils veulent être conduits. La connaissance réelle des choses peut être bonne, mais celle des hommes & de leurs jugements vaut encore mieux; car dans la société humaine, le plus grand instrument de l'homme est l'homme, & le plus sage est celui qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux enfants l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils trouveront établi, & sur lequel il faudra qu'ils se règlent? Donnez-leur premièrement des leçons [312] pour être sages, & puis vous leur en donnerez pour juger en quoi les autres sont fous.»

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des pères travaille à rendre leurs enfants esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir a connaître l'homme, que de choses il faut connaître avant lui! L'homme est la dernière étude du sage, & vous prétendez en faire la première d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentiments, commencez par lui apprendre à les apprécier. Est-ce connaître une folie que de la prendre pour la raison? Pour être sage il faut discerner ce qui ne l'est pas. Comment votre enfant connaîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugements ni démêler leurs erreurs? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez donc premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes, et vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux; c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-dessus du vulgaire; car on ne connaît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mène point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que, pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugements, au lieu de lui dicter les nôtres.

[313] Vous voyez que jusqu'ici je n l'ai point parlé des hommes à mon élève, il aurait eu trop de bon sens pour m'entendre; ses relations avec son espèce ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connaît d'être humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connaître; mais s'il porte peu de jugements sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres, mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des lois sociales qu'il ne peut connaître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique, continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, et le verre que le diamant; de même, il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un Lempereur, un Le Blanc, & tous les joailliers de l'Europe; un pâtissier est surtout à ses yeux un homme très important, & il donneroit toute l'académie des sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfèvres, les graveurs, les doreurs, les brodeurs, ne sont à son avis que des fainéants qui

s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems sans en être esclave: il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui la succession toujours égale lui tient lieu d'instrument pour le [314] mesurer au besoin.* [*Le tems perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur & la paix de l'âme: il est toujours à son heure, & il la connoît toujours.] En lui supposant une montre, aussi bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile et me faire entendre; car, quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel & lus judicieux encore, par lequel on considère les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendants, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres cet ordre, qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale, est semblable au précédent, & soumis au même renversement dans l'estime des hommes; en sorte que l'emploi des matières premières se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, & que plus elles changent de la main d'oeuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande & mérite plus de récompense dans les arts minutieux qui donnent la dernière forme à ces matières, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes: mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime, & que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires, la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, [315] parce qu'il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables règles de l'appréciation des arts & de l'industrie; tout le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les arts est l'agriculture: je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisième, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson! Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instruments des uns & des autres? Il se dira: Tous ces gens-là sont sottement ingénieux: on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose tant ils inventent d'instruments pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres; il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi, nous mettons notre génie dans notre adresse; nous nous faisons des outils que nous puissions porter partout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauraient rien dans notre île, & seroient nos apprentis à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre élève; mais considérez quelle direction nous donnons à ces curiosités enfantines; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance; considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'i verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connaître, il voudra savoir la raison de tout; d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par supposition; [316] il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connaissance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit assembler les pièces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupe, s'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de se dire: Si je n'avois pas

cet outil, comment m'y prendrais-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer?

Au reste, une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne est de supposer toujours le même goût à l'enfant: gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui cependant ne s'ennuie sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paraisse, pressentir tous ses sentiments d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir, l'occuper enfin de manière que non seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent: toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises; nous avons jeté les fondements de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'a généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus exemples, pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les [317] productions particulières à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin, par le plus grand ou moindre embarras du transport, selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivières, etc.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, et nulle mesure commune sans égalité. Ainsi, toute société a pour première loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans lés choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire gouvernement & les lois. Les connaissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées; il ne doit connaître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété, dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses a fait inventer la monnaie; car la monnaie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes espèces; & en ce sens la monnaie est le vrai lien de la société; mais tout peut être monnaie; autrefois le bétail l'était, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples; le fer fut monnaie à Sparte, le cuir l'a été en Suède, l'or et l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges; & l'on a converti ces métaux en monnaie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange: car la marque [318] de la monnaie n'est qu'une attestation que la pièce ainsi marquée est d'un tel poids; & le prince seul a droit de battre monnaie attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliqué se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du blé; mais, quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnaie, il est aisé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent & que telle quantité de blé vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que lie marchand, recevant ce blé pour son drap, fait un échange équitable. Ainsi, c'est par la monnaie que les biens d'espèces diverses deviennent commensurables & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfants comment les signes font négliger les choses, comment de la monnaie sont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres. de tout, vous traiteriez ces enfants non seulement en mais en hommes sages, & vous prétendiez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressants ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élève, sans jamais quitter les [319] rapports réels & matériels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'élève dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir! L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connaître un jour pour bien juger du bon & ma vais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse au tour d'esprit'on lui a donné. Telle question, qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile pendant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête a quelque chose d'enivrant qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune élève. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table règnent mille propos bruyants, je m'approche de son oreille, & je lui dis: Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiète. Tandis que les philosophes, égayes par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & ont les enfants, le voila, lui, philosophant tout seul dans son coin; il m'interroge; je refuse de répondre, je le renvoie à un autre temps; il s'impatiente, il oublie de manger & de [320] boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité! Quel texte pour son instruction! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains ont peut-être, ont longtemps travaillé, qu'il en a coûté la vie peut-être à des milliers d'hommes & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe?

Epiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son coeur de toutes ces observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant

tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussitôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique, préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeler véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui [321] dire. Rappelez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir; auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur coeur? lequel a duré le plus longtemps sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvelé par d'autres services? Cependant voyez la différence: ce pain bis, que vous trouvez si bon, vient du blé recueilli par ce paysan; son vin noir & grossier, mais désaltérant & sain, est du cru de sa vigne; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante; nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table; le moulin le plus proche & le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & a main des hommes sur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? qu'y avait-il là qui fût fait pour vous? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore: car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance eût achevé de vous l'ôter: vous auriez eu la peine, & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau; mais il ne vaut rien peur Émile, dont il passe la portée, & à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin: Où dînerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de [322] fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs, parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas; ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement & nous donnent de se bonne crème? Le choix d'Émile n'est pas douteux; car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, et tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point: mais il est toujours prêt à courir en campagne, et il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crème, & les bonnes gens.* [*Le goût que je suppose à mon Eleve pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfants; par conséquent il se plaît moins avec elles, & se gâte moins dans lent société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dus; je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée; & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.] Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guère à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvois pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin; le choix tient à l'étude du génie propre à

chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que, dans l'espace de trois [323] ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né une de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connaître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, et de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connaissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un savant homme: l'autre est un homme judicieux; & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés. Je crois u'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paraîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espèce, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité [324] de la surabondance de nos forces sur nos besoins pour nous porter hors de nous; nous nous sommes élancés ans les cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les lois de la nature, en un mot nous avons parcouru l'île entière: maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, et qui s'apprête à s'en emparer!

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne? d'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instruments de toute espèce, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres; et peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges: mais, pour les faire, il faut connaître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, ont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux; mais, vu la différence de génie & de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes, et seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, & que chacun s'applique, pour lui seul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres [325] comme si lui seul les avoit tous; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice; & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien auront encore du surabondant pour d'autres. Voila le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.* [*Discours sur l'inégalité.]

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien & se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister; car, trouvant la terre entière couve, du tien & du mien, & n'ayant rien à lui une son corps, d'où tirerait-il son nécessaire? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi; nul n'y peut demeurer malgré les autres; & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre; car la première loi de la nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu à peu dans l'esprit d'un enfant les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Émile voit que, pour avoir des instruments a son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses, qui lui sont nécessaires & qui sont en leur pouvoir. je l'amène aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive, disoit un malheureux auteur satirique au Ministre qui lui [326] reprochoit l'infamie de ce métier. -- Je n'en vois pas la nécessité, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un ministre, eût été barbare & fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument, auquel chacun donne plus ou moins de force à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paraît sans réplique pour celui le fait relativement à lui-même. Puisque la plu de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort & juste sans vertu! S'il est quelque misérable état au monde où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Émile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes; & je ne les

distinguerai guère plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre & ne digère pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus torts que ceux de son esclave; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant partout les mêmes, les moyens d'y [327] pourvoir doivent être partout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misère les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant avec ce beau mot: Il faut que je vive.

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise & du siècle des révolutions.* [*Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer: toutes ont brillé, & tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.] Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire: il n'y a de caractères ineffaçables que [328] ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, élevé que pour ce publicain qui ne sait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécile qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise; je vois qu'il n'existe que par. sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi: mais celui qui la per & s'en passe est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave; il ne doit rien qu'à lui seul; et, quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe, & le roi de Macédoine greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne règne as, que l'héritier du possesseur de trois royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant partout dés secours, et trouvant partout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même; tous ses autres biens [329] y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste tout entière tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon père, en le gagnant, a servi la société... Soit, il a payé sa

dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorise. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu'il lui doit; car chacun, se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, & nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile a ses semblables; or, c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passants. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui lait; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le lus de l'état de nature est le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes est celle de [330] l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave; car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès, lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manières; mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois, l'agriculture est le premier métier de l'homme: c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile: Apprends l'agriculture; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers; c'est par eux qu'il a commencé, c'est à eux qu'il revient sans cesse. je lui dis donc: Cultive l'héritage de tes pères. Mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artisan! Monsieur, y pensez-vous? J'y pense mieux que vous, madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord., un marquis, un prince, & peut-être un jour moins que rien: moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps; le veux l'élever à l'état d'homme; &, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue, & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant pis, tant pis pour vous! Mais n'importe; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état [331] d'artisan, pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande: c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfants celui de les pourvoir de connaissances dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire; ils ne font rien, parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfants dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talents, si

celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manège & d'intrigues, autant vaut les employer a se maintenir dans l'abondance qu'a regagner, du sein de la misère, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand, justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans lesquels on n'y peut réussir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des princes. Voilà qui va fort bien; mais que ferez-vous de ces connaissances, [332] si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux; si vous n'avez le secret de leur plaire, si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: soit; mais il faut faire connaître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au Salon? Oh! qu'il n'en va pas ainsi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle & le pinceau; prenez un fiacre, & courez de porte en porte: c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, & dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin? pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. & puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous élèverez-vous au-dessus es préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous [333] dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage & le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme & non le corps, si vous recourez, au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges deviennent inutiles; la ressource est toujours prête au moment d'en user; la probité, l'honneur, ne sont plus un obstacle à la vie; vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les grands, souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien; l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, ni de courtisane a payer, & qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe: cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris: Maître, j'ai besoin d'ouvrage. Compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du votre dîner; si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours: vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste. Ce n'est pas perdre son tems que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier [334] honnête, au moins, direz-vous? Que signifie ce mot? Tout métier utile public n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres.* [*Vous l'êtes bien, vous, me dira-t-on. Je le suis pour mon malheur, je l'avoue; & mes torts, que je pense avoir assez expiés, ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.] A ces professions près & les autres qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point. Mais passons; j'avais tort: il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent des qualités d'âme odieuses & incompatibles avec l'humanité. Ainsi, revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célèbre auteur de ce siècle,* [*L'abbé de Saint-Pierre.] dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait voeu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais, se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espèce par ce téméraire engagement. [335] Il regardoit comme un devoir du citoyen d en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit en ce genre il peuplait la classe des artisans. Sitôt que ces enfants étaient en âge, il leur faisoit apprendre a tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles, ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que!a nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Émile, ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui; car les maximes dont il est imbu conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur & il ne connoît de valeur aux choses que celle de leur utilité réelle; il lui faut un métier qui pût

servir à Robinson dans son île.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature & de l'art, en irritant sa curiosité, &, le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier es goûts, ses inclinations, ses penchants, & de voir brille la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans, & surtout d'artistes, qui n'ont point le [336] talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pousses dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, suit trompé par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avaient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour & se croit général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitte que pour reprendre le pinceau qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans règles, il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissaient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec ce qu'il eût rendu la une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il eut rendu la rondebosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée & de vivre de son pinceau. jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent: il a atteint ce terme & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son [337] assiduité, par sa fidélité, par ses moeurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zèle & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? If y a bien de la différence entre se plaire à un travail & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrais qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfants. Cet art seroit très important a connaître: les pères & les maîtres n'en ont pas encore les éléments.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile; & son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse est prêt à tout: il sait déjà manier la bêche & la houe; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu''un de ces outils un usage assez prompt, assez facile, pour égaler en diligence les tons ouvriers qui s'en servent; & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre sans peine toutes sortes d'attitudes & prolonger sans effort toutes sortes de mouvements. De plus, il a les organes justes

& bien exercés; toute la mécanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir [338] travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude, & l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que, de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne a son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne a son age: toute profession sédentaire & casanière, qui efféminé & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes le sexe pour lequel il n'est pas fait.* [*Ils n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes se faisaient dans la maison par les femmes.] L'aiguille & l'épée ne sauraient être maniées par les mêmes mains. Si j'étais souverain, je ne permettrois la couture & les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a faits la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le coeur? ils en auraient de reste pour le besoin. Tout homme faible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes ou à leur manière. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; &, s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature: [339] corrigez cette erreur de manière ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon Eleve les métiers malsains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils sont propres aux hommes seuls; les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

Luctantur paucae, comedunt coliphia paucae.
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera....* [* Juven. Sat.II]

En Italie on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup d'oeil des rues de ce pays-la pour ceux qui sont accoutumes a celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux dames des rubans, des pompons, du réseau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge & frapper sur l'enclume. Je me disais: Dans ce pays les femmes devraient, par représailles, lever des boutiques de fourbisseurs & d armuriers. Eh! que chacun fasse & vende les armes de son sexe. Pour les connaître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faite, à l'affermir de jambes de force & d'entraits; [340] puis crie à ta soeur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des pères tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfants. Il n'est pas nécessaire

d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au dessous de soi. Quand on a le choix & que rien d'ailleurs ne nous déterminé, pourquoi ne consulterait-on pas l'agrément l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus utiles de tous; cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir dans sa forge la figure d'un cyclope. De même je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir doit avoir égard à la propreté, car il n'y a point la d'opinion; sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions dont les ouvriers, sans industrie & presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail; les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de Pierres: à quoi sert d'employer à ces métiers des [341] hommes de sens? c'est une machine qui en mène une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le qui fût du goût de mon Eleve est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige dans l'ouvrier de l'adresse et l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hasard le génie de votre Eleve étoit décidément tourne vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations qu'il apprît, par exemple, à faire des instruments de mathématiques, des lunettes, des télescopes, etc.

Quand Émile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en messieurs, mais en vrais apprentis qui ne le sont pas pour rire; pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes pensez-vous que ce prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite? Vous comprenez que ce n'est point à Émile que je dis cela; c'est à vous, qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre tems à l'établi. Nous ne sommes pas apprentis ouvriers, nous sommes apprentis hommes; et l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible & plus long que l'autre. [342] Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour, comme on prend un maître a danser? Non. Nous ne serions pas des apprentis, mais des disciples; & notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois au moins passer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillions sous ses ordres, et qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que, par un ancien usage de la maison ottomane, le Grand Seigneur est obligé de travailler de ses mains; & chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'oeuvre. Il

distribue donc magnifiquement ces chefs-d'oeuvre aux grands de la Porte; & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement [343] nécessaire au despotisme, & sans lequel cet horrible gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage est l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'aperçoit as quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Émile, préservons ses mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, & non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait: Voilà qui est bienfait; mais n'ajoutez point: Qui est-ce qui a fait cela? S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui: C'est moi qui l'ai fait, ajoutez froidement: Vous ou un autre, il n'importe c'est toujours un travail bien fait.

Bonne mère, préserve-toi surtout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils sait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il sait; s'il a le malheur d'être élevé dans Paris, & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talents; mais loin d'eux il n'en aura plus. A Paris, le riche sait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs, & surtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient artiste & juge des artistes comme [344] on devient docteur en droit & magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfants le sauraient bientôt sans l'apprendre; ils passeraient maîtres comme les conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait, mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'oeuvre & que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon Eleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugements des hommes & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan & qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Émile ne sera pas longtemps ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne et qui sont à sa portée, il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des questions [345] scabreuses: «Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?" Que

diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire: " Voilà, cher Émile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant, j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, fin de n'être pas tout à fait inutile à tout.»

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps & ses sens, nous avons exercé son esprit & son jugement. Enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant & pensant; il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & sensible, c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jettons les yeux sur celui d'où nous sortons & voyons, le plus exactement qu'il est possible, jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre Eleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées: il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une [346] sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparents est un esprit superficiel; celui qui voit es rapports tels qu'ils sont est un esprit juste; celui qui les apprécie mal est un esprit faux; celui qui controuvé des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence est un fou; celui qui ne compare point est un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, etc.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugements dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent ce qu'on sent. Dans le perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne déterminé pas. Voilà toute la différence; mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé; il porte la cuiller à sa bouche, sans savoir ce que c'est, &, saisi de froid, s'écrie: Ah! cela me brûle! Il éprouve une sensation très vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas; & ces deux sensations ne sont pas sembles, puisque [347] ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'est onc p la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit pour la première un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde au coeur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiède une main très chaude ou très froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, etc. S'il se contente de dire ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il se trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence il est actif, il compare, il établit par induction dus rapports qu'il n'aperçoit pas; alors il se trompe ou

peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre Eleve des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune, dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque, dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que, ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la rivière, & tout son horizon, comme un tout immobile, dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié [348] plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé: la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: Un bâton brisé, & il dit vrai, car il est très sûr qu'il a la sensation d'un bâton par brise. Mais quand, trompe par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirme encore qu'il voit un bâton brise, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brise, alors il dit faux. Pourquoi cela? parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugements, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin. d'apprendre; nous ne serions jamais ans le cas de nous tromper; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savants ne sachent mille choses vraies que les ignorants ne sauront jamais? Les savants sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant; parce que, la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumières, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements faux. Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges; & très sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent, le [349] seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de la nature aussi bien que de la raison. Hors les rapports immédiats en très petit nombre & très sensibles que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine & tous les prodiges de l'électricité. Que m'importe? est le mot le plus familier à l'ignorant et le plus convenable au sage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe, depuis que nous sommes dépendants de tout; & notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très grande au philosophe, & n'en donne point au sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne; l'autre a besoin de tout le monde, & surtout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la nature; je n'en crois rien. Elle choisit ses instruments, et les règle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or, les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Émile n'est pas un sauvage a reléguer dans les

déserts, c'est un sauvage tait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitants, et vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisque, au milieu de tant de rapports nouveaux dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons lui donc à bien juger.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger est celle [350] qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'ou il suit qu'après avoir longtemps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplit ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? rien que ce qu'il aurait bientôt appris de lui-même. Oh! que ce n'est pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Émile & moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brise, je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paraître il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence; & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait [351] combien nos jugements sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il pas abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment; au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; & il est difficile a contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses, mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous. payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. Je ne sais est un mot qui nous va si bien a tous deux, & que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien a l'un ni a l'autre. Mais, soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode Je ne sais, ma réplique est la même Voyons, examinons.

Ce bâton qui trempé a moitie dans l'eau est fixe dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brise, comme il le parait, que de choses n'avons-nous pas a faire avant de le tirer de l'eau ou avant d'y porter la main!

1. D'abord nous tournons tout autour du bâton & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre oeil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau; alors le bâton n'est plus courbe, le [352] bout voisin de notre oeil nous cache exactement l'autre bout.*

[*J'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, & le bâton paroit plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre; mais cela ne change rien à la force du raisonnement, & la conséquence n'en est pas

moins juste.] Notre oeil a-t-il redressé le bâton?

3.Nous agitons la surface de l'eau; nous voyons le bâton se plier en plusieurs pièces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir, & fondre ainsi le bâton?

4. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu à peu, à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait et trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation, & que l'enfant, y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle; le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugements, mais des raisonnements en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que, sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement? La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc, sitôt que [353] l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner sont exactement le même.

Émile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour jamais bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de se servir de ces instruments, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas si tôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croie sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissements suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit d mon élève, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayes peut-être de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ses multitudes de connaissances. C'est tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science, aisée à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnaisse l'entrée, mais je ne permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui; car, pour ne rien donner à l'opinion, il [354] ne faut rien donner à l'autorité; & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui; au lieu qu'en surchargeant la mémoire a son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connaissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes; il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait & qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes

savent & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montaigne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'à quoi bon sur tout ce qu'il fait, & le pourquoi sur tout ce qu'il croit. Car encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connaissances naturelles & purement [355] physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connaît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à aide des figures de la géométrie; il connaît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre.. Ces figures & ces signes sont le, supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui; mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la convention, n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile; & ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Émile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination, nullement allumée, ne lui grossit jamais les dangers; il est sensible a peu de maux, et il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est; mais, accoutume a subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir il mourra sans gémir & sans se débattre; c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

[356] En un mot, Émile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connaître les relations qui les exigent; il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, & ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices. ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste & sans préjuges, le coeur & sans passions. L'amour-propre, la première & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalte. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux & libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année art perdu les précédentes?

Fin du Livre troisieme.